

LES ARTS

Au Luna-Park de l'art contemporain

I. - Les angoisses de Paul Antoine-Lovin (critique d'art)

MANIFESTATION BIENNALE ET INTERNATIONALE DES JEUNES ARTISTES, du 29 septembre au 5 novembre 1967, musée d'Art moderne de la Ville de Paris, avenue du Président-Wilson - Avenue de New York.

Les yeux de Paul Antoine-Lovin, critique d'art de son état, — nous l'appellerons P. A.-L. pour plus de commodité — ne peuvent se détacher de cette première page du catalogue qu'on lui a donné. P. A.-L., inutile de blâmer, P. A.-L., comme chaque fois qu'il a le moindre travail à faire, est horriblement angoissé. Dix tableaux d'un seul peintre c'est assez, déjà, pour le couvrir de sueurs froides, alors tous les pays possibles, plusieurs artistes par pays et plusieurs œuvres par artiste, imaginez...

Dimanche 24 septembre déjà, à la télévision, la sinistre nouvelle l'avait cueilli au creux de l'estomac : les quinze minutes hebdomadaire d'Adam Saulnier, cette petite ration de peinture infligée à l'heure du repas, avait fait apparaître Jacques Lassaigne, le président du Syndicat international des critiques d'art, délégué général au Commissariat général du conseil d'administration de la Biennale de Paris. P. A.-L. s'attendait naïvement à ce qu'il murmure, comme au syndicat, où trois minutes de son débit monocorde suffisaient à assourdir les pires revendications, à trancher les plus graves problèmes de changement d'adresse, timbres, cotisations, cartes de presse et autres menus privilèges qui sont l'honneur de cette profession ; mais non, à la télévision, il parlait clair et haut. Il disait toute l'importance de cette manifestation (où l'on peut voir grâce à la participation de cinquante-sept nations les toutes dernières tendances des jeunes artistes du monde, comme dit Pariscope), tout le travail que leur avait donné sa mise en place, et comment, face à la profusion des œuvres reçues, ils avaient préféré « charger » la Biennale quelque peu, plutôt que sacrifier certains envois. Il disait, enfin, tout le bien qu'il pensait de certaines sections étrangères, celle du Japon par exemple — c'était la première mise en place — et dans laquelle on pouvait voir, entre autres, une grande oreille rose, très intéressante, vous verrez.

Jeudi 28 septembre. P. A.-L. avait rendez-vous avec Georges Boudaille et Müller, respectivement critiques d'art et photographe aux « Lettres Françaises ». La Biennale de Paris s'ouvrait à la presse, l'inauguration officielle avec M. Malraux n'aurait lieu que le lendemain. P. A.-L., qui lorsqu'il ne perd pas ses cartes de presse les oublie, a d'abord essayé de se faufiler mais un gros gardien l'a rattrapé.

Convaincu de la nécessité d'obtenir un laissez-passer (puisque l'on nourrit l'ambition un peu folle de suivre la totalité des multiples fes-

tivités annoncées), il s'est donc rendu au secrétariat et a voulu serrer la main du délégué général, qui compulsait sombrement des listes, au cœur d'un tourbillon de jeunes filles inutiles et affairées. Le délégué général au Commissariat général lui a répondu d'un air ennuyé que puisqu'il était déjà dans la Biennale il n'avait pas besoin de laissez-passer. Et même la timide plaidoirie de Georges Boudaille n'a pu permettre à P. A.-L. d'obtenir l'un de ces « sésames » qu'il pouvait voir autour de lui distribuer. Et devant son impatience (P. A.-L. est toujours prêt à saisir une occasion de ne pas faire un article) le délégué général lui a dit : « *Écoutez Lo-vine* (en insistant sur la première syllabe et en rajoutant un e à son nom, exactement comme un certain instituteur qu'il détestait à l'école communale) vous devriez comprendre, il y a plus de cent journalistes, nous ne pouvons pas... nous avons besoin de savoir ceux qui feront effectivement le travail. »

Alors là, Paul Antoine-Lovin a perdu toute objectivité. La rage l'a submergé. Même la présence à ses côtés de son ami le saxophoniste noir américain Marion Brown (venu pour voir où il donnerait son concert dimanche) n'a pu l'apaiser. Et voilà qu'après avoir indiqué lui-même quelques photos à prendre, Boudaille lui demandait maintenant de dire à Müller quelles œuvres photographier, dans une Biennale qu'il n'avait même pas eu le temps de regarder ! Eh bien, il fallait photographier des salles entières, et tous ces gens, encore affairés à peindre des fils, à remplir des sacs de sable, à enrôler du cuivre ou fixer des interrupteurs ! Mais Müller ne pouvait pas, il n'avait qu'un pied (un appareil photo sur un trépied pour prendre des pauses, et pas de flash pour les instantanés), il faudrait s'entendre, Boudaille, lui, il veut toujours des poses... Des poses, ruminait P. A.-L. indigné (quand ça l'arrange il a facilement l'indignation vertueuse) des milliers d'œuvres qui bougent dans tous les sens, qui descendent du mur, s'étaient par terre, pendent au plafond et au lecteur du journal on va donner dix poses !

Le croiriez-vous, de rage, P. A.-L. est rentré se coucher. P. A.-L. était déprimé. P. A.-L. était écorché. Qu'est-ce que vous voulez, c'est l'effet que ça lui fait à lui, les Biennales. Et il sait de quoi il cause, son premier article justement, il y a quatre ans, c'était sur une Biennale de Paris. C'était pareil l'été dernier, à Venise... Et vous croyez qu'il suffit de tourner le bouton du poste pour y échapper ? L'enfer du critique d'art, c'est les biennales, même au lit, elles le poursuivent. Vous croyez que « *Panorama* » lui aurait montré des Congolais, des Nigériens, des Israéliens, qu'il aurait pu contempler une émission sur le Vietnam ou sur la cirrhose du foie ?

Vendredi soir, « *Panorama* » lui a montré le critique d'art, Alain Jouffroy !

— Et tout d'abord Alain Jouffroy, votre impression ?

— Une impression de joie, de très grande joie... La révolution au cœur du Musée... (P. A.-L. cite de mémoire). Quelque chose sur la mode aussi, parce qu'il y a des mannequins en train de se faire photographier. De quoi a-t-il bien pu parler après la mode, de sa joie, ah oui ! et de l'éclatement de la technologie, du mouvement. C'était devant les œuvres de ces peintres qui utilisent la peinture traditionnelle, figurative ou surréaliste, mais qui ont monté certains éléments sur plaques à moteur, mettant très concrètement leur peinture en mouvement. Devant deux yeux de petite fille cachés derrière des feuillages qui bougeaient vraiment, il a même parlé d'angoisse. De cette angoisse qu'on découvre sous la joie. Il a également présenté la salle de Gérard Gassiot-Talabot. Cette tendance, a-t-il dit, que le critique d'art Gérard Gassiot-Talabot a très intelligemment baptisé « *Figuration narrative* ». Des thèmes politiques. Enfin il a dit ça très bien : qu'ils utilisaient Arroyo, Recalcati, et quelques autres, leur figuration à des fins politiques. Ici, vous voyez, c'est Cuba...

Si nouvelle que soit cette biennale, à un professionnel comme P. A.-L., cela rappelait toutes sortes de choses déjà vues. Il a donc relu ses notes de jeudi : Lassaigne : « vous devriez comprendre Lo-vine ». Boudaille, grand organisateur du Lettrisme. (De bien meilleure qualité que les autres années, la section lettriste, avec les portraits de James Joyce et de Belmondo, pour ne rien dire de Touthankamon et de quelques autres. Ça ne sert à rien de me le dire, mais si tu le penses, tu peux l'écrire). Boudaille interrogé sur les colloques. Il est chargé des colloques et de « *Nouvelles perspectives* » dit la page du catalogue « *Conseil d'administration* » qui dit également que Raoul-Jean Moulin est chargé du catalogue, par Adam Saulnier, dispensateur de l'immortalité, quelques minutes aux actualités télévisées. Les notes de P. A.-L. s'arrêtaient net sur cette mention énigmatique : *rage des rages*.

Et puis, d'une autre encre : *Aujourd'hui : le jour de gloire est arrivé*. Et découpé dans Pariscope, collé : *Dimanche 1er octobre, Marion Brown et son quartet, 18 h. Musée municipal d'Art moderne, 11, avenue du Président-Wilson-16^e. KLE 20-10. Métro Alma-Marceau ou Iéna. J'entends bien faire aujourd'hui mon article sur la Biennale de Paris. Le titre sera : Au Luna-Park de l'art contemporain.*

D'autant plus qu'hier soir, avant de m'endormir — bien, très bien, merci — j'ai lu (l'Express du 1er octobre 1967) un article sur le prophète de la télévision, le Canadien Marshall McLuhan, que j'avais quelque peine à lire en anglais à New York, en novembre 1966. « *The medium is the message* » (ce sont les moyens de communications qui constituent le message, c'est moins le contenu d'une information qui importe que la façon dont elle est transmise). C'est l'idole des jeunes aux États-Unis. « *Lire McLuhan c'est comme prendre du LSD : on ne peut imaginer ce que c'est avant d'avoir essayé* » (1).

Les universitaires le détestent et des artistes comme Rauschenberg, ou le musicien John Cage, le tiennent en haute considération.

« *McLuhan est le seul spécialiste des problèmes de communication qui soit incapable de communiquer sa propre pensée* ». C'est voulu, riposte l'intéressé, qui prétend inaugurer un nouveau style de composition, en forme de galaxie, accordé à l'âge de la télévision... Quand il le peut McLuhan se réfère à une autorité. Sinon, il affirme, purement et simplement, « *Il ne faut surtout pas croire que je suis toujours d'accord avec ce que je dis* », précise-t-il. Un jour, un de ses élèves l'aborda pour lui faire remarquer qu'il venait de se contredire vingt-huit fois. « *Votre réaction prouve que vous êtes encore prisonnier de la pensée livresque, linéaire* » se contenta-t-il de répondre.

Cette lecture qui lui tombait du ciel au jour dit, croiriez-vous que Paul Antoine-Lovin y vit comme un encouragement, une confirmation ?... Il se plongea de meilleur cœur dans la lecture du catalogue, décidé, lui aussi, puisque c'était la coutume, à prendre dans cette masse énorme d'informations un certain nombre de poses :

REPUBLIQUE DE CHYPRE

Commissaire général, Tony P. Spiteris.

Georges Skotinos, né en 1937 à Limassol (Chypre).

Soleil de sang, 1967 (acrylique, 200 x 130).

P. A.-L. le connaissait sous le nom de Yorko, il l'avait rencontré à New York, c'est pourquoi il était très heureux de lire sous la plume de M. Spiteris :

« *C'est le cas de Georges Skotinos. (Voir plus haut : un groupe de jeunes formés à l'étranger lutte pour apporter un souffle nouveau, pour remuer quelque peu les eaux stagnantes de l'académisme désuet). Éléments primordiaux et mythes de sa terre excitent son imagination. Il en suggère la nature par le raccourci surréaliste, en créant une quatrième dimension où cohabitent microcosme et macrocosme, corps extra-terrestres ou coupes d'atomes vues au microscope, visions tragiques des chevaux sacrifiés d'Engomi ou mystérieuses images du monde sous-marin.*

C'était étrange que l'ordre alphabétique (Chypre) place Yorko en premier. Géraldine lui avait écrit d'Angleterre pour lui dire qu'il exposait à la Biennale, et pour lui demander de « faire quelque chose ». Comme si P. A.-L. pouvait faire quelque chose ! Elle le prenait pour un délégué général ou quoi ? Enfin, il pouvait toujours faire ça.

ÉTATS-UNIS.

Commissaire général, James Demetris, directeur du musée de Pasadena (Californie).

« *Los Angeles est devenue la « Mecque » de nombreux artistes. Jeunes,*

(1) Cité dans « *L'Express* » par Gérard Bonnot.